

Philosophie romantique de la nature

Au sujet de l'introduction aux conférences de philosophie de Henrik Steffens¹

Klaus J. Bracker

Le mouvement romantique, en rayonnant de Iéna prit une part importante sur la manière dont au 19^{ème} siècle, dans toute l'Europe, des ethnies, des groupes linguistiques et des peuples, se sont éveillés à une conscience de soi. Dans la musique c'est presque palpable — par exemple chez Modeste P. Moussorgski, Piotr I. Tchaïkovski et Nikolai Rimski-Korsakov en Russie, Bedřich Smetana et Antonin Dvořák en Tchéquie, Edward Elgar en Angleterre, Edvard Grieg en Norvège et Jean Sibelius en Finlande. Des parallèles correspondantes se retrouvent aussi en littérature. Le présent livre sur le Norvégien Henrik Steffens, traite de quelqu'un qui en tant que chercheur sur la nature et philosophe, fut présent lors de la naissance du romantisme et à qui il est imputé de l'avoir transportée de Iéna dès 1802-03, vers la Scandinavie.

Henrik Steffens (1773-1845) compte parmi les philosophes connus des post-Lumières. F.W.J. Schelling avait non seulement fortement influencé son condisciple presque du même âge, mais beaucoup plus encore, une amitié solide les unissait tous deux. Dans sa philosophie, Steffens chercha à associer de manière homogène les objets (en particulier en minéralogie et géognosie) avec ses questions posées envers les choses ultimes. Après plusieurs années de séjour à Kiel, Iéna et Fribourg — à l'école des mines où Novalis étudia aussi — Steffens se rendit à Copenhague pour rédiger ses conférences de philosophie de la nature, au semestre d'hiver 1802/03, dont neuf conférences introductives forment le contenu du livre que l'on commente ici. Steffens espéra en vain qu'avec celles-ci, il pût postuler à la chaire d'enseignement de la philosophie à Copenhague. Nonobstant cela, il connut en partie un retentissement considérable auprès du public danois cultivé, comme plus tard en Allemagne.

Après l'échec de Copenhague, il enseigna à Halle-sur-la-Saale, Breslau et Berlin — un Scandinave en Allemagne, mais menant néanmoins véritablement une existence européenne. Très en opposition à son cosmopolitisme romantique, il se trouva que Steffens — lors des Guerres de libération de 1813, s'engagea comme volontaire dans les troupes prussiennes — prit aussi une part déterminante dans la formation de l'idée nationale allemande et ceci à une époque où l'impulsion romantique commençait déjà à se paralyser. C'est précisément à cet aspect de la paralysie d'un élan original, pour lequel Steffens avait su enthousiasmer ses auditeurs, qu'un des éditeurs des conférences de 1802/03, Bernd Henningsen, tient spécialement compte, lorsqu'il fait le portrait du Philosophe de la nature dans un essai d'une quarantaine de pages dans la seconde partie du livre.

Dans les neuf conférences publiées par Henningsen de cette « introduction » aux conférences tenues hebdomadairement à quatre reprises pendant le semestre, Steffens travaille une contemplation d'ensemble sur le devenir et les ordonnances de la nature d'une part, et sur l'histoire de l'humanité d'autre part, ainsi que sur les relations d'éternité à partir desquelles, toutes deux — nature et histoire — peuvent être comprises de manière homogène. Il distingue méthodologiquement chez l'être humain un « instinct égoïste » et une « pulsion unitaire » altruiste (Voir pp.22-27), opposés l'un à l'autre et devant être conciliés en tendant vers leur centre commun, si la vie naturelle et la vie spirituelle-culturelle sont censés restées conciliables. Dans une telle conciliation, Steffens voyait « le problème le plus élevé de la philosophie ».

Steffens enseigne sous l'impression des essais en sciences naturelles de Goethe et poursuit l'idée d'un devenir homogène des règnes naturels, selon des formations supérieures provenant de celles inférieures. Les résultats de l'empirisme simple manquent d'un jugement procédant à partir des contextes plus vastes et doivent être surpassés par une vision intérieure immédiate et poétique et une raison supérieure (Voir, p.55). Ses développements ne proposent pas encore un penser évolutionniste totalement abouti, mais tout en eux y tend. Avec un regard sur le règne minéral, qu'il veut voir dans une relation de cohérence continue avec celui des végétaux et celui des animaux, Steffens appartient — comme Goethe — aux « neptuniens », qui à cette époque s'opposaient aux « Plutoniens », auxquels appartenaient, par exemple Alexander von Humboldt. Les premiers interprétaient la genèse des formations géologiques comme provenant des océans universels, avant tout par formation de sédiments (des résidus — p.78) ; les derniers comprenaient cette genèse conditionnée par le volcanisme de la Terre. Cela n'est qu'un exemple pour élucider où se situaient les sciences naturelles — dans le champ avancé des théories de l'évolution plus tardives — il y a plus de deux siècles.

Ce qui renvoie chez Steffens dans la direction du penser évolutif, englobe de la même façon la nature et l'histoire. En s'élevant du règne animal à l'être humain, Steffens observe que ce mouvement — compris ici comme totalement organique — suit une tendance centripète dans la série des espèces inférieures à celles supérieures jusqu'en suite au maximum : « L'être humain a le squelette le plus parfait, la couverture la plus mince et la plus simple [qui l'habille, *ndt*]. » Et : « L'être humain a un monde complet face à lui, mais pour cela tout un monde se manifeste aussi en son for intérieur. » (p.76) De cette relation de tension résulte pour lui la perspective sur la liberté dont le déploiement progressif — et cela bien entendu aussi au travers des crises et des catastrophes — constitue le devenir de la culture et de l'histoire de l'humanité.

¹ Henrik Steffens : *Einleitung in die philosophischen Vorlesungen* [Introduction aux conférences de philosophie], édité par Bernd Henningsen & Jan Steeger, Verlag Karl Alber, Fribourg & Munich 2016, 216 pages, 39,99 €.

Relations d'éternité

Steffens évalue les temps modernes — en situant l'incarnation du Christ au milieu de l'histoire de l'humanité — de sorte qu'après le surmontement des formes achevées du catholicisme, le protestantisme produisit la religiosité authentique d'une « aspiration infinie », d'un « désir jamais apaisé » de sorte que son époque propre est imprégnée par le rationalisme des Lumières au travers d'une « irreligiousité et prose prédominantes ». (p.120) À cela, il souhaiterait opposer la relation d'éternité : « L'empreinte de l'éternel qui se manifeste dans le cours rythmique de l'histoire, doit être reconnue par une intuition contemplative immédiate qui, indépendamment du temps, découvre l'éternel lui-même en son centre. Trouver ce centre, c'est le problème de la philosophie. » (p.123) Mais pour cela il faut le génie, car même le talentueux reste prisonnier du fini : « Le talent banal est certes incompréhensible dans son principe, mais il devient plus compréhensible tandis que l'époque se l'assimile, que davantage il s'élabore ; le vrai génie devient toujours plus incompréhensible, davantage qu'il s'extériorise et qu'il manifeste plus fortement son éclat divin. » (p.126).

Dans les neuf conférences, cette ligne est tracée plus au-delà, tandis que Steffens caractérise l'éternité et la finitude et la temporalité dans ses relations bilatérales. Une philosophie théorique qui se fonde dans ce qui est nécessaire, recherche le possible dans tout le réel ; la philosophie pratique qui se fonde dans la liberté, cherche à faire réellement le possible. Comme le suggère Steffens, une liberté humaine devrait originellement être identique à la divinité. C'est pourquoi il est dit aussi au sujet des deux aspects de la philosophie : « Dans l'idée éternelle tous deux sont *UN*, leur origine est la même, leur source, l'absolu et l'identique. » Cela culmine de manière emphatique dans de telles phrases : « Ceci est le plus intime en nous, le divin, par lequel *chacun* est uni à tout. C'est la tendance haute, le noyau noble qui nous ressuscite, le rayon de clarté éternelle qui nous élève, le principe profond et mouvant pour tous nos désirs supérieurs. » (p.132 — soulignement à chaque fois dans l'original). C'est romantique de rester en chemin et d'en appeler à cela de tous ses vœux et c'est pourquoi Steffens ne soulève pas la revendication d'avoir déjà réalisé le possible. Johnny Kondrup, qui a contribué à cette édition, évalue celle-ci à l'aune de son issue demeurée ouverte, comme un échec eu égard à une « image harmonieuse du monde du romantisme » conjecturée par lui. » (p.157). Au contraire, je tiens le fait que justement ce non-accomplissement de l'ardente aspiration, ce non-accord d'ensemble de l'image du monde et son ouverture sur le futur, qui constituent le romantisme, lequel en se comprenant en effet comme un contre-projet au rationalisme des Lumières.

Objections critiques

L'essai de l'éditeur, Bernd Henningsen : *Henrik Steffens : un érudit norvégien-danois-allemand, un intellectuel européen, un professeur politique* traite au fond le cheminement ultérieur de son protagoniste — avec les séjours à Halle-sur-la-Saale, Breslau et Berlin déjà mentionnés. Il s'agit en cela, sur de vastes parcours, de la dissipation de l'élan de l'idée romantique, du soulèvement anti-napoléonien, le chemin qui mena au *Biedermeier*, puis de la restauration et de la naissance de l'idée de nation allemande à la congruence de laquelle on peut considérer Steffens, le Norvégien, Allemand d'élection et Européen.

Or seul, l'objet véritable de l'ouvrage ici sont les conférences de Copenhague de ce pas-encore-trentenaire qui, sur les ailes de l'inspiration de Iéna retourne à Copenhague pour les rédiger. Et donc le lecteur doit nécessairement regretter l'effort de vouloir comprendre plus profondément le jeune Steffens dans son devenir, c'est-à-dire la genèse de son penser. Subsiste cependant l'affection personnelle de Steffens avec Schelling, au travers de quelques renvois parcimonieux, ainsi qu'avec les Frères Schlegel, Goethe, Johann Gottlieb Fichte, Ludwig Tieck et Novalis. C'est vraiment dommage — d'autant plus lorsqu'on se rend compte que le septantenaire Steffens, en rétrospective de ces derniers nommés, devait écrire : « Peu d'être humains laissèrent derrière eux une si profonde impression sur moi toute ma vie durant. »²

Dans une revue dans laquelle des contenus anthroposophiques sont positivement éclaircis et mûs ouvertement, l'indication ne doit pas faire défaut ici que cela a dû forcément représenter quelque chose d'important pour Henningsen dans son introduction, d'y désavouer Rudolf Steiner et l'anthroposophie, aussitôt en deux endroits et de déraiper sans freiner ensuite, en les mettant en relation avec l'idéologie-du-sol-et-du-sang des années 1920, voire en effet même, de les flétrir comme des « précurseurs et préparateurs de l'idéologie nationale-socialiste » (pp.14 et 17). Il se vit déterminé pour cela par l'édition par Hermann Poppelbaum — non complète — de *l'Anthropologie* de Steffens.³ Cette pointe de haine de Henningsen contre la science spirituelle anthroposophique n'est fondée en aucune façon et elle apparaît, carrément dans une publication qui a une exigence scientifique, comme complètement déplacée et extrêmement oiseuse. — Abstraction faite de cette avarie que le projet s'est auto-infligée, cette édition est de quelque valeur en documentant une station importante de la vie spirituelle européenne dans ce 19^{ème} siècle juvénile et en présentant une existence européenne dans l'esprit du romantisme.

Die Drei 7-8/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

² Heinrich Steffens : *Was ich erlebte — Aus der Erinnerung , niedergeschrieben [Souvenirs consignés de ce que j'ai vécu]*, Tome 4, Breslau 1841, p.323.

³ Voir Henrik Steffens : *Anthropologie* édité par Hermann Poppelbaum, Stuttgart 1922.